



Attestation de travail délivrée, le 3 octobre 1941, par l'ébénisterie Heinrich Zass, de Langenfeld, en Rhénanie. (Coll. Jaeg)

nous avons été logés dans des locaux plus anciens.

En tant qu'étudiants, nous devons faire des stages pendant l'été en Allemagne. C'est ainsi que j'ai été menuisier à Langenfeld. Il y avait aussi des prisonniers français qui y travaillaient. J'ai été dénoncé car je parlais avec eux en français. J'ai bien sûr été convoqué par la Gestapo. Pour m'en sortir, j'ai expliqué qu'il fallait bien que je communique avec eux pour le travail.

Des avions à réaction

La dernière année s'est déroulée dans le quartier de la Robertsau, à Strasbourg, à Saint-Thomas, rue de la Carpe Haute. Je dois préciser qu'au mois de juin 1943, mon année était déjà passée au conseil de révision du *Reichsarbeitsdienst* (RAD) dès 1942: j'avais gagné un an à Fribourg. Cela nous a été rappelé dès notre retour à Strasbourg: «Votre année est déjà partie pour le RAD».

C'est à la fin du mois de juin que je suis passé au conseil de révision à Strasbourg. Le départ devait être immédiat, mais je tenais à assister

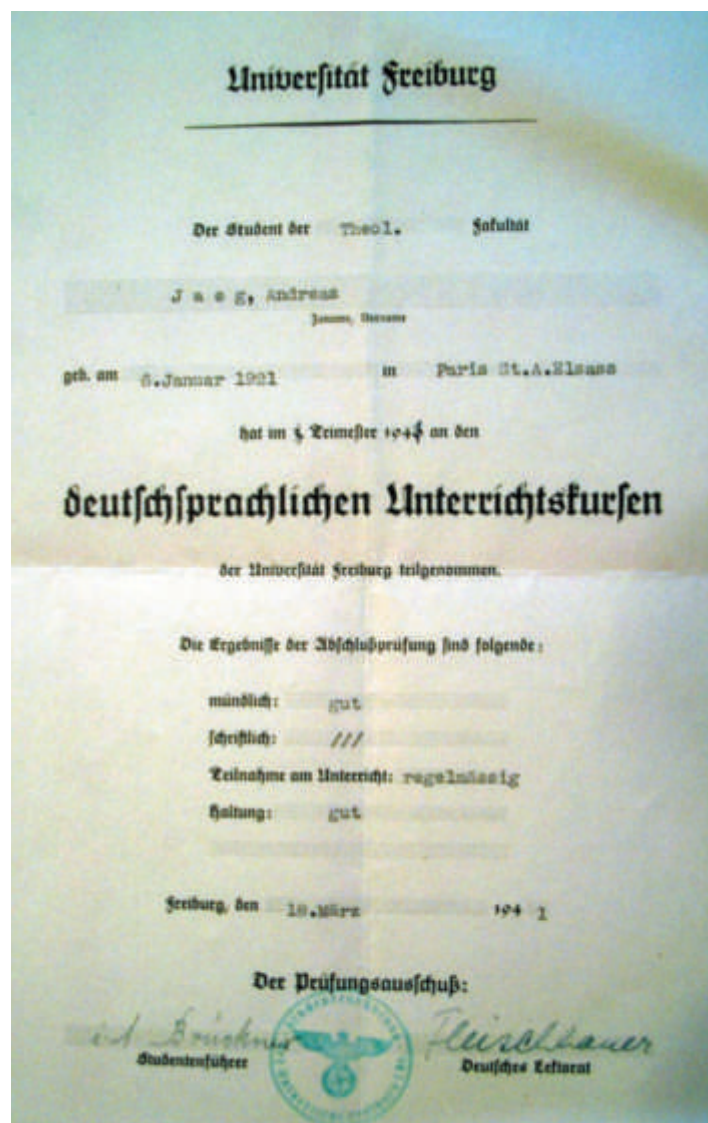


à la première messe d'un confrère. C'est ainsi que je suis arrivé au RAD avec huit ou 15 jours de retard au RAD : à peine arrivé, j'étais déjà en faute!

Je n'ai fait que trois mois de RAD, jusqu'au mois de septembre. J'étais employé sur deux terrains d'aviation, l'un à Augsburg, l'autre à Munich. On y aplanissait les pistes d'atterrissage. On pelletait du ciment pour «bétonner» ou on enlevait des carrés de gazon au moyen de charrues. On mettait ces derniers de côtés, on aplanissait le terrain, puis on remettait l'herbe en place (seules les pistes de décollages étaient bétonnées). C'est à Augsburg que j'ai vu les essais des premiers avions à réaction!

Dans la *Luftwaffe*

J'ai été incorporé dans la *Luftwaffe* au mois d'octobre 1943 à Mörischöstrau (Morawa Ostrawa) en Slovaquie. Après y avoir reçu un habillement tout neuf, nous avons été transférés à Stettin (aujourd'hui en Pologne) pour suivre une période d'instruction sur les canons antiaériens de 20 mm (*Flak*).



Le 18 mars 1941, la Faculté de Théologie de Fribourg-en-Brigau atteste qu'André Jaeg a bien suivi les cours d'allemands et en a passé l'examen. (Coll. Jaeg)



En janvier 1944, une moitié de la batterie (régiment) a été envoyée en Russie, l'autre en Italie. Il nous a semblé que le partage s'était fait selon l'alphabet. On nous a mis dans un train sans nous dire où on allait. Il faisait froid dans ces wagons à bestiaux. En Italie, nous avons d'abord été à Bassano del Grappa, puis nous sommes passés par Udine et Rome. A quelques kilomètres de Rome, le convoi a été bombardé et la suite du voyage s'est faite en camions sous la neige. Nous avons rejoint des casemates près de la capitale italienne. Nous y sommes restés 10 à 15 jours en attendant notre affectation définitive pour remplacer les tués ou les malades au front.

J'ai essayé de voir le Vatican, mais ce terrain neutre était sous la surveillance de la gendarmerie allemande.

Au front en Italie

Nous avons été envoyés au front, en face d'Anzio-Nettuno. Les Britanniques voulaient déjà débarquer au début de l'année 1944. Pour les en empêcher Mussolini, qui avait fait assécher les Marais Pontins en 1930, les a fait mettre sous eau.

De là, les Allemands tiraient sur les bateaux adverses et ceux-ci répliquaient.

Notre arrivée s'est faite de nuit. Notre baptême du front a été particulier: nous devons y amener un camion de munitions sur lesquelles nous étions assis! C'étaient des munitions pour canons de 88 (antichars et antiaériens) et des canons de 96. Une fois au front, nous avons dû faire vite: le clair de lune nous a trahis. Un avion d'observation nous a repéré et a signalé notre position. Les obus adverses sont tombés tout près du camion. On s'est jeté dans un fossé, en fait un petit ravin. Nous sommes tombés dans de l'eau et j'y ai perdu toutes mes affaires, y compris mes lunettes! En fait, il y avait peu d'eau, mais nous étions tellement sonnés qu'un copain de Sélestat a failli se noyer.

Une fois remis, nous avons regagné Tivoli, la station estivale des Romains.

Nous avons ensuite été affectés à une batterie de canons située à environ 20 kilomètres de la mer. Les pièces d'artillerie tiraient de temps à autre pour empêcher les navires



alliés de s'approcher de trop. C'étaient des canons de 88, or nous n'y connaissons rien puisque nous avons été formés aux 20 mm.

Mon rôle était de porter les obus, mais je n'étais pas doué. Et la perte de mes lunettes n'arrangeait rien. J'ai alors été affecté au téléphone, ce qui était moins dangereux pour les servants de la pièce. Mais je ne pouvais toujours rien faire sans lunettes.

Achat de lunettes à Rome

Un camion allait à Rome une fois par semaine. J'ai donc reçu l'ordre d'aller à Rome avec les sous-officiers qui empruntaient généralement ce camion pour me procurer des lunettes. Le matin, j'ai donc visité Rome avec un guide et en compagnie des sous-officiers. Nous avons mangé quelque part, puis je me suis renseigné chez un opticien pour des lunettes. Comme je n'avais pas d'ordonnance, j'ai eu des lunettes qui étaient plus ou moins adaptées à ma vue.

Les payer n'a pas été simple non plus. N'ayant pas encore touché ma solde, je n'avais pas assez d'argent pour régler la tota-



Le 11 mars 1944, le médecin militaire autorise André Jaeg à se rendre à Rome pour se chercher une paire de lunettes. (Coll. Jaeg)



André Jaeg (avant-dernier rang à l'extrémité droite) et le groupe de sous-officiers photographiés au Colisée en mars 1944. (Coll. Jaeg)

lité du prix. L'opticien a accepté que je paie la moitié avec de la monnaie et l'autre avec la ration de nourriture qu'on m'avait octroyée pour la journée.

Au cours de la journée, les sous-officiers sont allés au bordel. Moi, en tant que séminariste, je suis resté de garde au camion. A un moment, des religieux sont passés et m'ont fait de la propagande anti-allemande!

Les sous-officiers sont revenus vers le soir. Un *Oberleutnant* a même ramené une prostituée au front! Après deux ou trois jours, la fille - qui n'a sans doute pas supporté le bruit continu des canons alliés - nous a quitté. Mais l'*Oberleutnant*, qui était fils de pasteur, a été dénoncé, a été dégradé et envoyé sur le front russe.

Comme j'étais téléphoniste, je faisais la liaison avec notre batterie de quatre canons. Son emplacement était tenu secret et les pièces ne tiraient pas encore pour ne pas se faire repérer.

Nous partageons à l'époque des cavernes naturelles avec des Ukrainiens, près de Cori,



en face de Cisterna. C'est la région où Maria Goretti est devenue sainte. Puis nous avons été déplacés à quelques kilomètres de là, dans un bunker, au milieu d'un endroit désert. On est resté là pendant huit jours, vivant avec presque rien. On était en pleine nature. J'aurai pu fuir. L'autre était allemand, mais personne ne m'aurait poursuivi. Mais pour aller où? Il n'y avait pas de villages dans le coin. Et pas de maquisards non plus. D'ailleurs, nous n'avions pas d'armes, juste quelques appareils téléphoniques.

Monte Cassino

Puis, une nuit, on est venu nous chercher en side-car pour nous conduire vers Monte Cassino. Je me souviens qu'au niveau d'une voie ferrée, dont la barrière était ouverte, on nous a fait stopper: «Arrêtez-vous! Vous êtes au front!». C'est comme ça que nous avons retrouvé notre unité.

Là, on devait se terrer: les Français étaient déjà sur les hauteurs de Monte Cassino. Nous étions assez loin, mais dès que nous nous montrions, nous nous faisions tirer dessus depuis ces hauteurs.

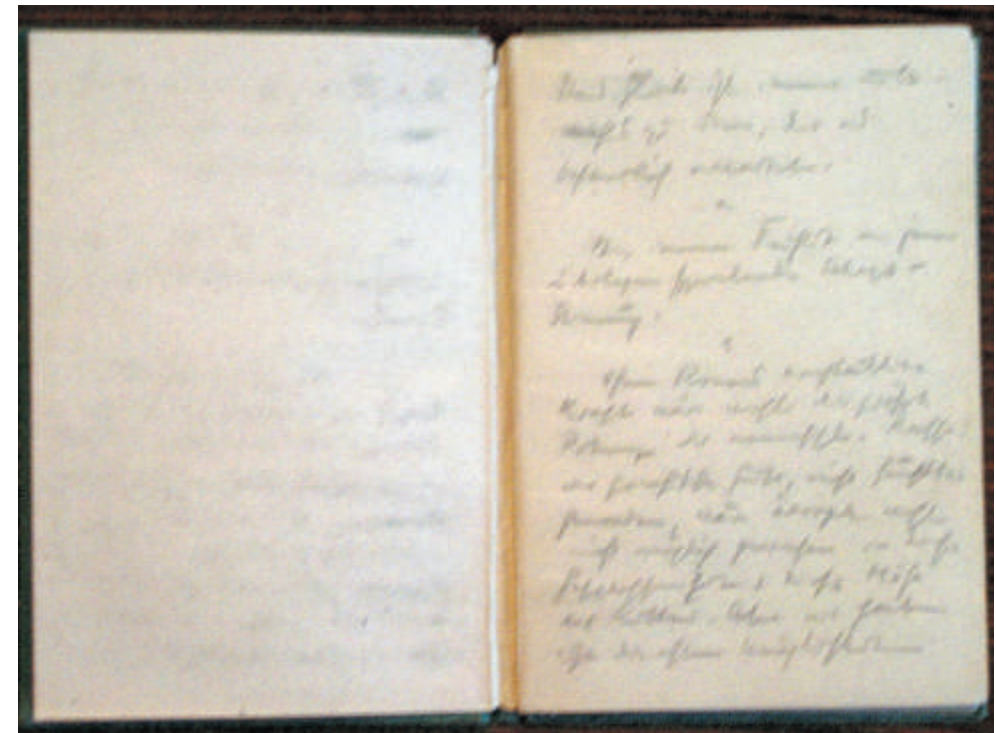
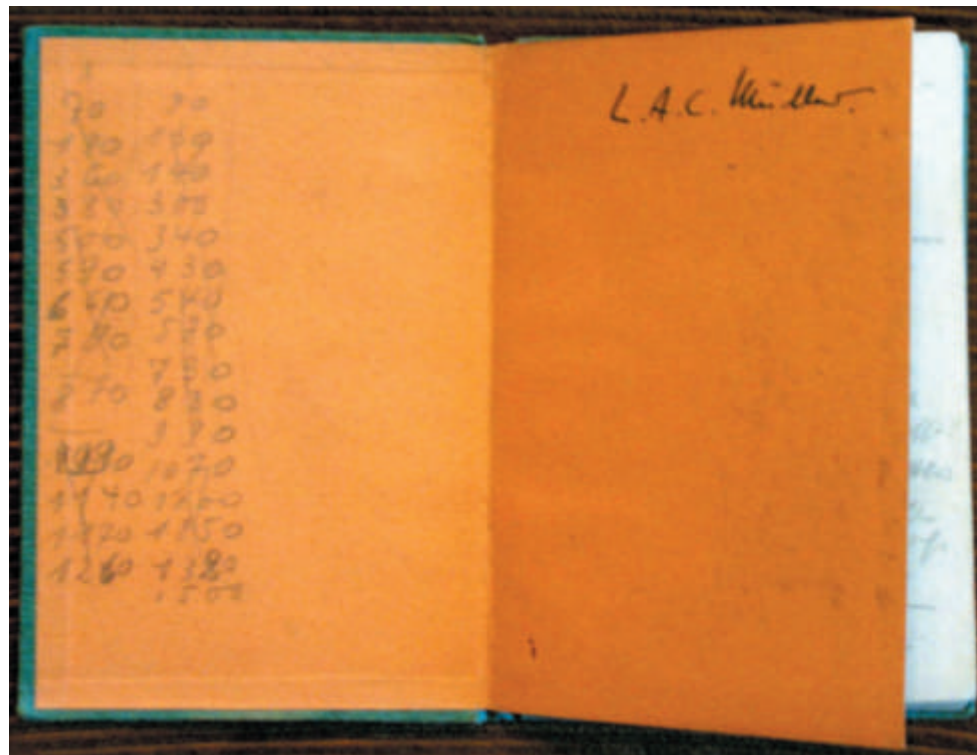
Nos canons étaient camouflés. Nous recuillions toutes les nuits, ce qui nous a amenés jusqu'à Tivoli, près de Rome. Bien sûr, nous avons essuyé des bombardements en cours de route. Je me souviens que j'avais une petite valise (en fait une caissette en bois) qui me fut volée par des Italiens. En fait, ils nous ont fauché tout ce qui se trouvait dans le camion pendant qu'on se trouvait dans la tranchée!

C'est un soir, à Tivoli, qu'il fit demandé des volontaires pour arrêter les *Tommies* (on donnait ce nom-là à tous les Alliés, qu'ils soient français, anglais ou américains) avec deux canons de 88. Vous pensez bien qu'il n'y eut pas de volontaires et ce sont les célibataires - une dizaine - qui ont été désignés pour cette mission. Nous sommes partis en camion.

Nous étions trois à quatre Alsaciens dans cette batterie. En principe, il n'y avait pas plus d'un ou de deux Alsaciens par batterie pour éviter qu'ils ne fichent le camp. On nous a placés dans les environs de Rome, sur une colline. Des *Vierlinge*, petits canons de 20 mm dont les quatre tubes tiraient en même temps, assuraient notre protection

Témoignages

Les incorporés de force face à leur destin



Un carnet perdu par un soldat allemand nommé L. A. C. Müller et ramassé par André Jaeg. Les notes manuscrites, au crayon, sont difficilement lisibles. (Coll. Jaeg)



contre les avions. Quant aux canons, ils n'étaient pas encore arrivés d'Allemagne. Mais nous ne sommes pas restés à cet endroit, car les pièces étaient une belle cible pour les Américains ou les Britanniques. Nous nous sommes donc installés dans une ferme abandonnée qui se trouvait en contrebas. Bien nous en a pris: il faisait à peine jour que les canons étaient détruits.

On s'évade!

Un bruit de chars s'est fait entendre. Que pouvions-nous faire? En tant que téléphoniste, je n'avais même pas de fusil! C'était une unité d'élite qui reculait. Elle a fait sauter un pont avant de poursuivre sa route. Une demi-heure après, un gars en motocyclette nous donnait l'ordre de reculer à notre tour. On remontait une petite route sous le tir des mitrailleurs de chars alliés. Un gars de Wingen-sur-Moder, Ernest Metz, s'était déjà caché dans les broussailles qui bordaient la route. Il m'a fait signe de le rejoindre. Dans mon élan, j'ai proposé à un Allemand de venir avec nous, mais il a refusé car, dans son cas et le nôtre, c'était une désertion. Nous sommes donc restés couchés là pendant que

les Alliés avançaient et que les Allemands pilonnaient les deux côtés de la route avec leurs mortiers.

Les chars «*Tommies*» avançaient toujours. Arrivé à notre hauteur, un tankiste, dont le blindé était entouré de fantassins marocains ou algériens, a donné l'ordre en français de s'arrêter et de reculer. J'ai alors dit à mon camarade: «Si on reste là, on risque de se faire tuer par un obus et, si les Allemands reviennent, on est cuit». J'ai proposé qu'on se lève, les bras en l'air. C'était très risqué. Et, en plus, nous étions en bleu de travail pour protéger nos uniformes!

- «Vas-y toi : tu parles mieux français que moi!». C'est ce que j'ai fait en lançant en français: «Ne tirez pas! Camarades!»

J'ai ensuite expliqué au tankiste que nous étions alsaciens et que je venais de la vallée de la Bruche.

«- Je connais la vallée de la Bruche. D'où?
- De Wisches».



Bien sûr qu'il connaissait la vallée de la Bruche: il était de Rosheim!

La triste condition de prisonnier de guerre

Le Marocain, qui nous avait fait prisonnier, armé de deux pistolets, nous a conduits à un lieutenant. Lors du déplacement en camion, je me suis mis à rire, trop heureux d'être enfin libre. Mais le Marocain m'a alors giflé à plusieurs reprises. Puis nous avons été transférés en jeep dans la cour d'une ferme ou d'un château.

J'ouvre une parenthèse pour dire que, comme pour tous les prisonniers, nos effets nous ont été pris par nos geôliers. Les Algériens (ou Marocains) nous ont délesté de tout, y compris des rasoirs.

Là, un officier passa avec un missel sous le bras. Il revenait manifestement de la messe. C'était le général Monsabert. Les Américains venaient de débarquer en Normandie, le 6 juin 1944.

On nous a ensuite trimballé d'un endroit à un autre. Je faisais souvent l'interprète. Finalement, on nous a déclaré qu'on ne pouvait ni nous garder, ni nous enrôler, et qu'il fallait que nous passions par un camp de prisonniers américain!

Rome était déjà libérée lorsque nous nous sommes retrouvés à Anzio-Nettuno. On nous a ensuite mis à fond de cale avec de nombreux captifs allemands. Le bateau nous a amenés à Naples, dans un camp américain. Ce sont des gradés allemands qui commandaient ce camp. Un *Feldwebel* m'a pris mon *Soldbuch* et ne me l'a jamais rendu. Là-bas, les Allemands nous ont pris le peu qui nous restait. C'est presque par miracle que j'ai pu sauver la photo devant le Colisée.

Avec trois autres gars, j'ai refusé de creuser des latrines. Au bout de trois jours, un Américain et un interprète nous ont demandé pourquoi on ne travaillait pas. Nous lui avons répondu que nous étions français. Les Américains ont bien compris et nous ont fait passer devant une commission qui devait établir si nous étions de vrais Français. Je suis



Triplicate
RECEIPT

P. W. E. No. 326
U.S. ARMY

Date 13.6.44

By order of the Commanding Officer the following funds and articles
have been taken from: JAEG ANDREAS SOLD ISN

393 -	Lire	Item	Description
	RM		
	Francs		

Signature of P/W *Andreas Jaeg*

Procession *EX 12*

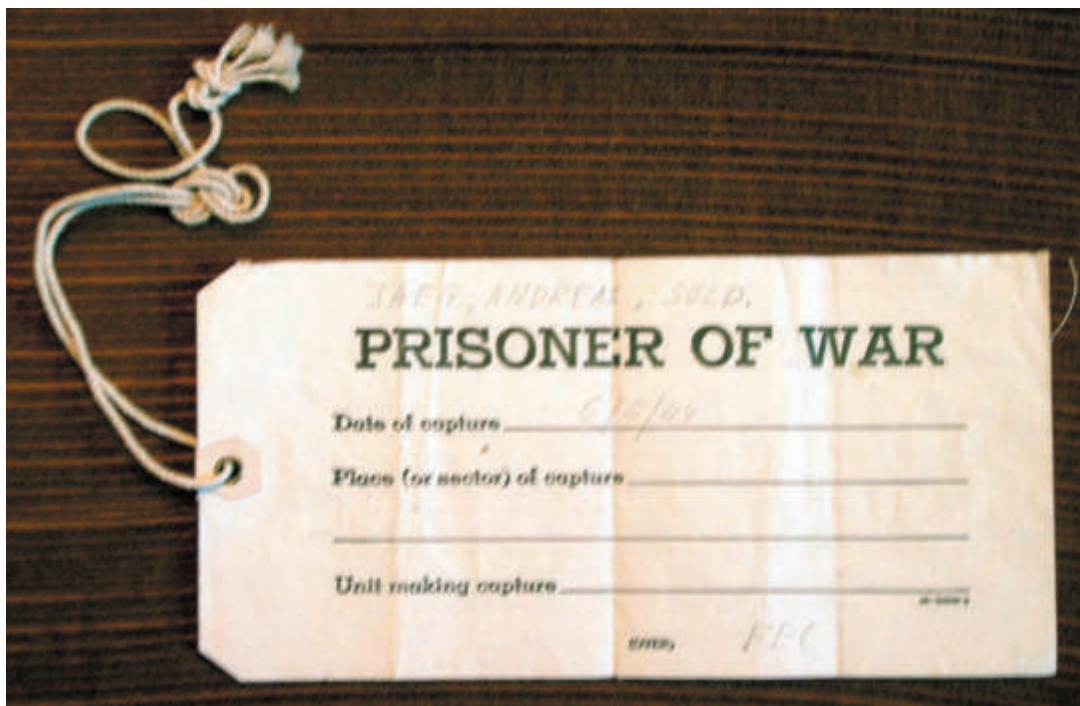


Reçu délivré par l'Armée américaine selon lequel André Jaeg, au moment de son arrivée au camp d'Anzio-Nettuno, était en possession de 393 livres italiennes. L'enveloppe a servi à les y ranger. (Coll. Jaeg)



tombé sur un commandant Altdorfer, fils d'un maire de Strasbourg après la guerre. Il connaissait bien la vallée de la Bruche et m'a tiré le plus de renseignements possibles, en particulier sur les industriels: il voulait savoir qui d'entre eux collaboraient.

Dans les grands camps de PG américains à Aversa, nous étions avec des Polonais qui avaient combattu avec les Allemands. Je voudrais encore préciser que, dans le bateau, les Allemands nous avaient menacé de mort parce que nous étions considérés



Billet d'identification (recto-verso) d'André Jaeg, désormais *Prisoner of War*. Au verso, il est précisé en plusieurs langues, que le prisonnier qui aurait perdu ou détérioré son billet ne pourrait recevoir de nourriture. (Coll. Jaeg)



comme des déserteurs. Les Alsaciens se sont regroupés dans un coin et on assurait des tours de garde. On avait soif. Il faisait très chaud.

Au QG du général Juin

Puis nous avons été transférés à Bagnoli, dans la banlieue de Naples. C'était un camp français. Comme nous étions toujours en uniforme allemand, nous avons reçu des uniformes de soldats français. Ayant suivi des classes dans l'Armée allemande, nous ne comprenions rien aux grades français. De plus, nous devions saluer les officiers, mais nous saluons «à l'allemande». Enfin, nous étions désormais membres du CEF (Corps expéditionnaire français) sous les ordres du général Juin.

Un ancien séminariste, qui avait probablement aussi déserté, me dit un jour : «Vous ne pouvez pas aller au front. Avec votre nom, si les Allemands vous prennent, vous seriez fusillé». J'ai donc été versé dans une unité non combattante, au QG du général Juin, pour être formé comme chiffreur, apprendre à utiliser un appareil américain et le codage.

Le stage au QG mère fut assez court. J'étais bon en français et plutôt doué.

Des plantons algériens et marocains étaient chargés de nous apporter nos repas et les télégrammes. Un Pied-Noir, qui avait refusé de servir, fut dénoncé. Il fut convoqué chez le capitaine. L'entrevue fut humiliante. Le gars voulait aller au front, puis rentrer chez lui. Le capitaine lui a ordonné d'amener son paquetage ; il en avait deux ! Il fut immédiatement accusé de vol et fut giflé par le capitaine. Je ne pus m'empêcher de dire à ce dernier : «Ça vous coûtera cher après la guerre!». Il me répondit : «Vous n'y comprenez rien. Avec un gars comme ça, si vous êtes un mouton, il sera un lion, mais si vous êtes un lion, il sera un mouton».

Je me souviens que nous avons aussi vu passer De Gaulle. On ne le connaissait pas particulièrement. C'était à Castel del Piano.

Le général Juin était très chic. Par exemple, nous n'étions pas obligés de le saluer à longueur de journée. Son QG se composait de tentes qui, par discrétion, étaient plantées dans des forêts ou des oliveraies.



J'ai également pu visiter Sienne pendant une demi-journée, puis, sur ordre du général Juin, nous avons été retiré du front pour devenir l'Armée B de De Lattre de Tassigny à Naples.

Au QG de De Lattre

Nous avons passé juillet-août à Naples. Nous étions assez libres. J'en ai profité pour aller à Pompéi en autorail. Puis, nous avons embarqué sur des « *Liberty ships* » pour un voyage de plusieurs jours. A bord, j'étais placé au-dessus avec mon camion et mon appareil de chiffrage. En cas de bombardement, je devais sauver le matériel, ce qui était un peu illusoire. Toujours est-il que je devais dormir près du camion. Comme l'envie de me baigner dans l'eau de la Baie de Naples était très forte, j'ai sauté du bateau malgré l'interdiction des Britanniques!

Le départ eut lieu le 15 août. Nous ne savions pas où nous allions. Nous sommes passés au large de la Sardaigne et avons débarqué, le 16 août, dans le Golfe de Saint-Tropez. Malgré les alertes, nous n'avions pas vu d'avions allemands.

De nuit, j'ai senti que le camion bougeait, car il était placé dans une barge de débarquement. Une fois à terre, nous avons rejoint le QG de De Lattre qui était installé dans l'asile d'aliénés (fermé) de Pierrefeu. On voyait des forêts qui brûlaient.

Nous n'y sommes pas restés longtemps et nous nous sommes installés dans une école d'Aix-en-Provence. Là, nous travaillions 24 heures, puis nous avions 24 heures de repos. Je me souviens qu'un samedi, au marché, une femme m'a abordé: « Vous êtes un petit soldat français. On veut fêter la libération d'Aix et nous avons besoin d'un petit soldat français pour faire bien ». Je leur ai toutefois précisé que j'étais Alsacien. Cela tombait bien: le mari de la dame était un ancien ingénieur des Eaux et Forêts d'Alsace. Quelques jours plus tard, ils m'ont emmené chez un officier français. C'était l'amiral Laborde, celui qui avait fait saborder la flotte française à Toulon. Il était sous la garde de partisans, car on lui en voulait. Ceux-ci me demandèrent: « Qu'est-ce que tu fais avec ce gars-là? ». Je répondis que j'avais été invité par l'ingénieur et que je faisais partie du QG de De Lattre.

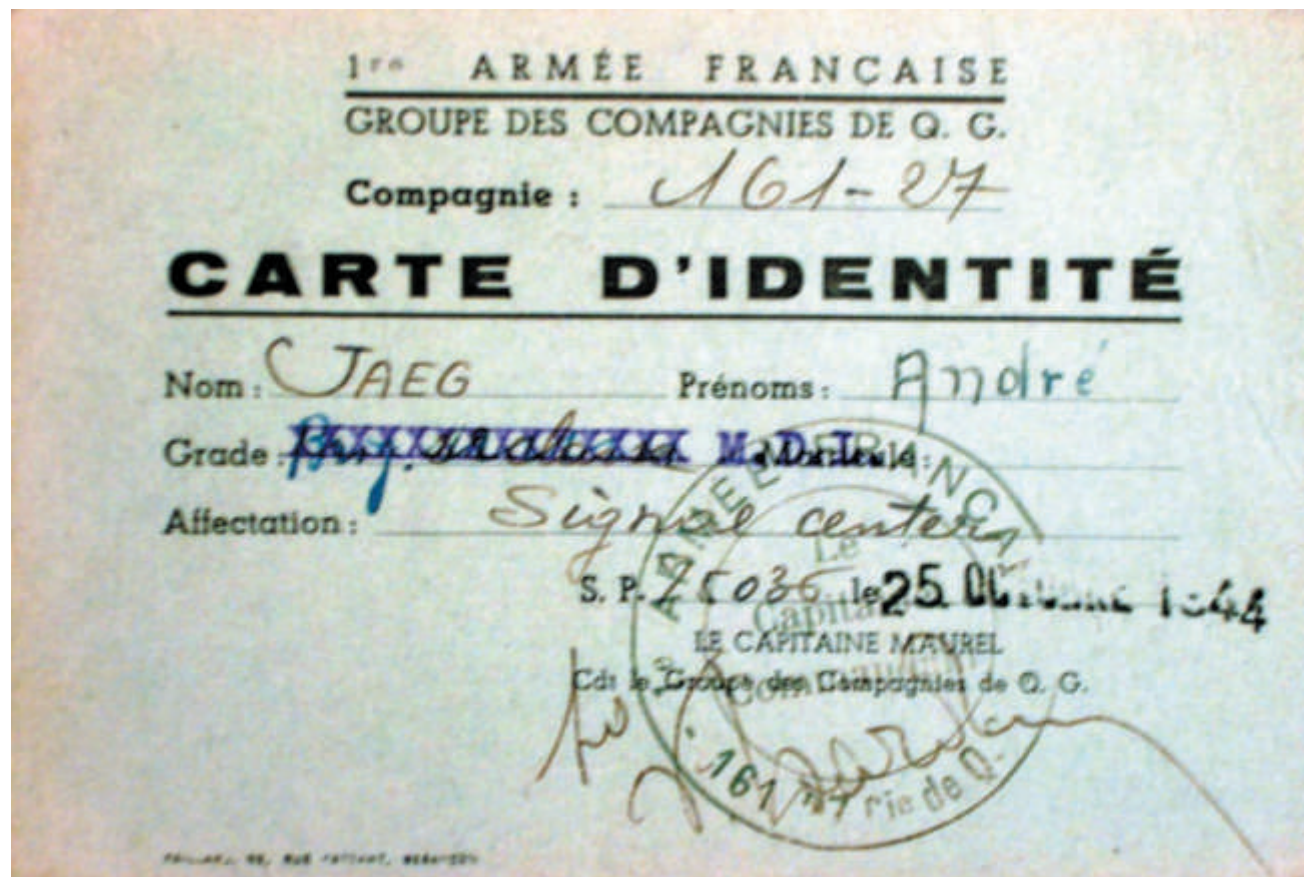


A Aix, nous ne savions pas grand-chose de la libération de Marseille.

Vers l'Alsace

Après, on a libéré la vallée du Rhône. Nous ne sommes pas restés bien longtemps à Mâcon (nous étions installés dans un collège), le temps que Lyon et d'autres villes soient libérées. J'ai pris là-bas un vélo pour rendre visite à deux amis, deux réfugiés alsaciens jumeaux, qui habitaient en Bresse et qui sont devenus plus tard mes beaux-frères. Ils étaient bien surpris de me voir à Etrez, dans l'Ain!

De Mâcon, nous sommes allés jusqu'à Montbéliard. Ce devait être en décembre 1944. Nous avons pris nos quartiers au château où nous logions. Comme il y avait beaucoup de neige, que le froid était intense et qu'il n'y avait plus de vitres aux fenêtres, on a décidé qu'on n'y resterait pas et qu'on irait loger chez l'habitant. Un Lorrain et moi avons été hébergés chez une pauvre veuve qui faisait des ménages pour survivre. Le 25 décembre, elle avait fait plus de ménages avant Noël pour pouvoir acheter au marché



Carte d'identité d'André Jaeg, membre de la 1^{re} Armée française, datée du 25 octobre 1944.

(Coll. Jaeg)



noir de la viande et nous offrir des steaks pour ce jour de fête. Pour la remercier, on lui ramenait des bûches de bois prises à la mairie pour qu'elle puisse se chauffer. Cela lui évitait d'aller chercher le restant de coke à la décharge de l'hôpital.

J'étais brigadier à cette époque.

A Montbéliard, j'avais entendu que des estafettes allaient en jeep jusqu'en Alsace où se trouvaient déjà de nos régiments. Ils allaient à Sainte-Marie-aux-Mines de nuit pour apporter des ordres. C'était encore en décembre. J'en ai profité pour aller jusqu'à Wisches! La jeep était ouverte. Il faisait froid. De Sainte-Marie-aux-Mines, le chauffeur gagnait Rothau. De là, j'ai pu aller voir mes parents à Wisches. Ils ne savaient pas ce que je devenais. J'étais déclaré «disparu» par les Allemands. Par la Croix Rouge, le député Meck avait fait savoir à mes parents que j'étais vivant. Je suis resté un jour.

Puis De Lattre s'est installé à Rothau, au «château» qui était à peine chauffé. Je chiffrais tous les télégrammes envoyés à Paris:

c'étaient les communiqués de guerre qui étaient ensuite diffusés par les journaux. Notre groupé électrogène fabriquait bien de l'électricité, mais le froid créait des dysfonctionnements. Aussi étaient-ils incapables, à Paris, de déchiffrer les messages. Ils prétendirent alors ne pas les avoir reçus, ce qui m'a valu un «savon» de la part de De Lattre. J'ai alors contacté mon lieutenant à Montbéliard. Je lui ai expliqué la situation et tout a fini par s'arranger.

Après mon retour à Montbéliard, le QG s'est installé à Guebwiller pendant 15 jours, lors des combats de la «Poche de Colmar». C'est là qu'on m'a demandé d'instruire les volontaires, mais je ne connaissais que l'instruction allemande (je ne connaissais pas, par exemple, les commandements)! Puis nous avons été logés dans la caserne des Gardes Mobiles à Strasbourg. C'est là que nous avons fêté l'armistice du 8 mai 1945.

De l'autre côté du Rhin

Puis nous avons franchi le Rhin et nous avons rejoint Rottweil pour quelques jours, avant de nous installer à Lindau avec De



Formulaire (S.I.E.N.19.3) Modèle n° 21/A
 Nombre de feuillets : 4 L. N. n° 11.820 L/S. S.A. du 22-9-41

ALGER

1944 L.M. 559

LIVRET INDIVIDUEL

Année d'entrée au service militaire : 1944

NOM : Jaeg

SURNOMS :

PRENOMS : André-Jacques Philipe

N° d'identification de la carte d'identité :

R.G.M.A. (1-01) N° 112-100000

- 1 -

N° d'inscription au contrôle nominatif L.M. 559
1944

ETAT CIVIL

NOM : Jaeg

PRENOMS : André-Jacques Philipe

SURNOMS :

Né le 6 1/1921 ou présumé en

au douar

Commune de Paris (XII^e)

Canton de

Département de Seine

Résidant à Wisches

Commune de

Canton de Bas Rhin

Département de Moselle en Lorraine

Fils de Charles

et de Lucie Marie

Domiciliés à Wisches

Commune de

Canton de

Département de Bas Rhin

Marié le

à

alors domiciliée à

Commune de

Canton de

Département de

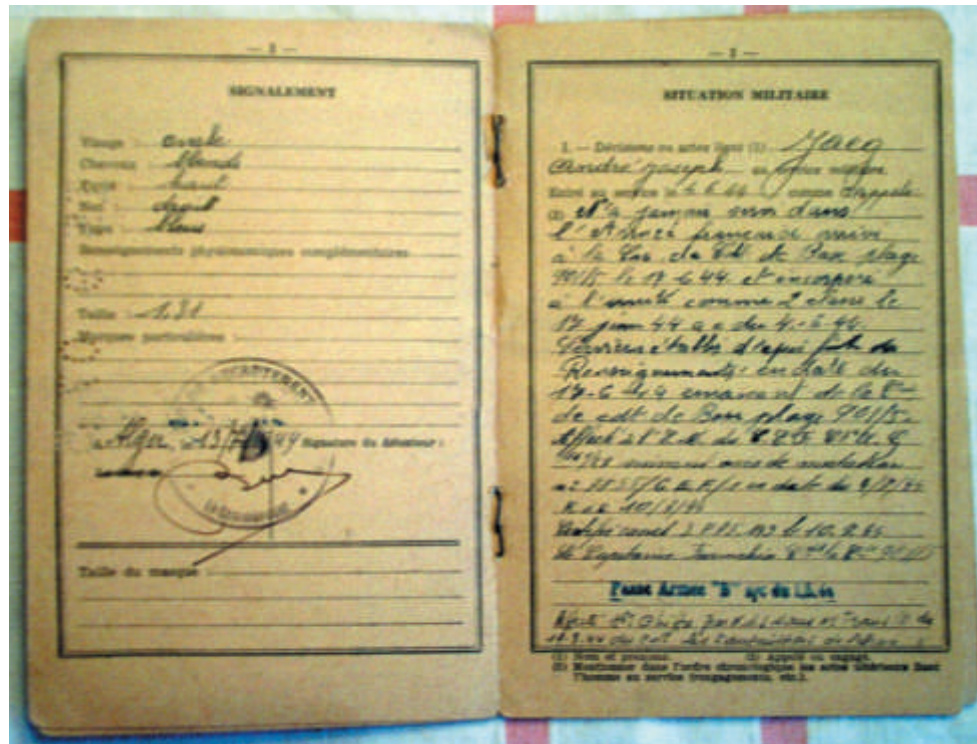
Autorisation n° en date du accordée par le


Livret militaire français d'André Jaeg établi à Strasbourg en 1946.

(Coll. Jaeg)

Témoignages

Les incorporés de force face à leur destin





Lattre. Nous logions dans les bâtiments d'une banque. Dans cette ville, on vivait littéralement sur le dos des Allemands. On réquisitionnait tout ce qu'on voulait. Inutile de dire que les Français n'étaient vraiment pas aimés. Même à la messe, les gens me regardaient de travers. Les réquisitions de logements et de ravitaillement ont fait comprendre aux Allemands qu'ils étaient les vaincus.

J'ai été démobilisé fin mai 1945 avec le grade de sergent-chef (maréchal des logis chef). J'étais alors dans un régiment des Transmissions. Je suis ensuite rentré à Saint-Thomas pour finir mon trimestre de... 1943! Puis j'ai fait encore une année en Faculté de Théologie. Au Séminaire, les Malgré-Nous étaient confrontés à ceux qui revenaient de Clermont-Ferrand: ils pensaient que nous n'étions pas trop bien français. Mais cette méfiance s'est peu à peu estompée. C'est à Pâques 1946 que j'ai été ordonné prêtre par Mgr. Weber. Une nouvelle vie commençait».